

Jean-Jacques Rousseau le malade et le penseur de la médecine

*Jean-Jacques Rousseau
le malade et le penseur de la médecine*

par Jacques BATTIN*

Le nom de Rousseau (Genève-1712 – Ermenonville-1778) évoque les talents multiples de cet écrivain des Lumières, qui rejoignit son perfide ennemi Voltaire au Panthéon en 1794. Contributeur de 400 articles sur la musique dans l'Encyclopédie et ami passager de Diderot, il prétendait que l'homme naissait naturellement bon. Auteur du *Contrat social* et du *Discours sur l'inégalité parmi les hommes* de 1755, il fut une référence pour les Révolutionnaires. Depuis Rousseau, les Français ont la passion de l'égalité, qui dégénère même en égalitarisme.

Romancier, la *Nouvelle Héloïse* fut un grand succès littéraire, et *Les rêveries d'un promeneur solitaire* annoncent le romantisme. Apprenti musicien, il écrivit un opéra *Le devin de village*, qui eut les faveurs de Madame de Pompadour. Scientifique, il établit un herbier. Lui qui dut abandonner aux Enfants trouvés les cinq enfants qu'il eut de Thérèse Levasseur s'avère un pédagogue novateur dans l'Émile. Mémorialiste, il se décrit dans les *Confessions* « Vous me verrez, non tel que je suis, néanmoins tel que je me vois. »

* Séance du 20 janvier 2023

Le misanthrope, qu'il était, pour une part en raison de son infirmité physique, recherchait toutefois les échanges sociaux dont témoigne une correspondance de plus de 8 000 lettres envoyées et reçues, retrouvées et analysées par l'anglais Ralph Leigh dans les 50 volumes publiés par la Voltaire Foundation d'Oxford, que l'on peut consulter au musée Jean-Jacques Rousseau de Montmorency. Les brouillons et copies de ses lettres traduisent son souci de les bien écrire. Dans cet ensemble, 344 ont trait à ses soucis de santé et à la médecine, ainsi que 284 reçues de ses correspondants. Après nombre de travaux sur les maux somatiques et psychiques dont souffrait Rousseau, son appréciation de la médecine et des médecins, son expérience critique de malade l'amena à donner des conseils de santé à ses correspondants, car il était devenu son propre médecin, comme le sera plus tard Marcel Proust.

La pathologie urologique de Jean-Jacques Rousseau était connue de ses contemporains. Lui-même dans ses *Confessions* et dans ses lettres ne cachait pas ses rétentions d'urine, dont il fait état en 1748, à seulement 36 ans. Il se disait atteint d'un mal incurable de la vessie qui le privait des mondanités et ce grand marcheur n'hésitait pas à faire à pied les 15 km qui séparent Montmorency de Paris. Prendre le carrosse était pire. Il passait des jours et des semaines à souffrir, à apprendre à tolérer la douleur.

Le frère Côme envoyé par le maréchal de Luxembourg réussit à le sonder et à éliminer une lithiase urinaire. En 1761 une sonde s'étant brisée dans l'urèthre, il craignit d'y laisser la vie. Il pense même au suicide. Il apprend que ce genre d'accident n'est pas rare. Il écrit à l'un de ses éditeurs : « Je souffre continuellement et surtout la nuit. Malgré l'accident qui m'est arrivé, je ne puis suspendre un seul jour l'usage des sondes... Je porte un mal de vessie depuis mon enfance, lequel ne fait qu'augmenter de jour en jour et me consume depuis vingt-cinq ans. Vouloir tailler une vessie dans cet état, qu'est-ce faire d'autre que vouloir rester dans l'opération ? Je n'en serais pas moins infirme qu'auparavant. Me voici séquestré de toute société pour le reste de ma vie ».

Il prodigue ses conseils sur les bougies et les sondes aux amis qui souffrent d'ennuis urinaires et il apprend en bon stoïcien à supporter la douleur. L'autopsie pratiquée le lendemain de sa mort n'a montré aucune lithiase, ni d'anomalie vésicale, urétérale, ni uréthrale. Pas d'obstacle apparemment et pourtant Rousseau dut se sonder lui-même de façon répétée en appuyant sur la vessie pour aider son évacuation. Il avait de grandes réserves de sondes et n'utilisait que celles d'Aran moins douloureuses que les métalliques. Parfois, le médecin ou lui-même n'arrivait pas à franchir le col vésical.

Qu'avait donc Rousseau qui le fit tant souffrir ? Les psychiatres, dont le bordelais Emmanuel Régis se sont engagés dans la voie hasardeuse de la névropathie spasmodique urinaire en rapprochant le trouble somatique des particularités mentales du philosophe, ce que l'on appellerait aujourd'hui une pathologie psychosomatique, où les troubles psychiques sont plus souvent la conséquence des troubles somatiques que leur cause.

Le plus probable est que Rousseau souffrit d'un rétrécissement de l'urètre pénien responsable de rétention urinaire, ses « globes » vésicaux disait-il. Les rétrécissements uréthraux étaient autrefois essentiellement liés aux gonococcies, les chaudes-pisses. Mais Rousseau insiste sur le début de ses ennuis dans l'enfance, et s'il avait demandé dans son testament être autopsié, c'était pour faire taire les rumeurs de vie dissolue répandues par des médisants. Plutôt une sténose congénitale, qu'il appelle dans les Confessions un vice de conformation ? Il avait fait cette remarque pleine de finesse clinique, qui vaut diagnostic: « Ceux qui ont la maladie de la pierre tantôt urinent à plein canal et tantôt n'urinent plus du tout. Mon mal est un état habituel. Je n'urine jamais à plein canal et jamais aussi l'urine n'est totalement supprimée, mais le cours en est seulement plus ou moins embarrassé, sans être jamais complètement libre, de sorte que j'éprouve une inquiétude, un besoin presque continuel que je ne puis jamais bien satisfaire. Je remarque pourtant dans ces inégalités un progrès constant, par lequel le fil de l'urine diminue d'année en année, ce qui me fait juger qu'il finira tôt ou tard par être tout à fait arrêté. » Souffrait-il d'hypertrophie prostatique ou de valve urétrale ?

L'acuité clinique de Rousseau, liée à son observation de la nature, est aussi démontrée par le lien qu'il établit entre l'excrétion sudorale et rénale. Il écrit que « le retour de la neige et de la gelée m'a de nouveau renfermé et je suis obligé de fendre du bois pour me mettre en sueur deux fois par jour. C'est de tous les remèdes que j'ai tentés en ma vie, le seul qui m'ait procuré le moindre soulagement. » Il avait justement remarqué que lorsqu'il suait abondamment il pissait moins, l'eau éliminée par la sueur diminuant d'autant le flux urinaire.

Le souci de sincérité qui poussa le philosophe à parler de ses ennuis urinaires, au risque de paraître indécent, était de désarmer ses détracteurs par son « parler vrai ». C'est surtout à partir de la troisième décennie qu'il commença à se plaindre et se lamenter, du style : « Mes maux me rendent mes malheurs peu sensibles. Le cœur se tourmente moins quand le corps souffre et la nature me donne tant d'affaires que l'injustice des hommes ne me touche plus....Car les plus vives douleurs me laissent toujours quelque

relâche, au lieu que les grandes afflictions ne m'en laissent point. Il est donc bon que je souffre et que je dépérisse pour être moins attristé. ».

Ces lamentations n'ont pas manqué de classer Rousseau par les psychiatres parmi les hypochondriaques. Il était dépressif quand il écrivait à l'un de ses correspondants : « Comme ma vie n'est plus marquée que par la souffrance, mon meilleur jour sera le dernier. ». Cette infirmité sociale le tint reclus, quitte à passer pour un ours et, quand on se vit en persécuté, chercher sans cesse un refuge, à l'instar d'ailleurs de Voltaire qu'il admirait, mais qui deviendra son ennemi, quand il dénoncera l'effet nocif du théâtre, genre d'écrits auquel Voltaire tenait le plus.

Il est étonnant dans le cas de Rousseau que, malgré ses sondages quotidiens faits sans rigueur d'asepsie, il ne fit pas d'infections urinaires qui se compliquent souvent de septicémies. Peut-être parce que ses auto-sondages étaient brefs et peu profonds, comme pour passer outre un obstacle dans l'urèthre pénien ?

L'érotisme et le comportement sexuel sont analysés à la lumière des Confessions et des lettres. Chez Rousseau le fantasme est très présent dans ses relations féminines et altère sa vision de la sexualité qu'il trouve dégradante, paradoxe de celui qui se réclame de la Nature, dont il dit dans les Confessions : « Non, la nature ne m'a point fait pour jouir ». Pour Thérèse Levasseur, épousée tardivement pour lui assurer un minimum d'héritage, il avoue beaucoup de tendresse et d'affection, mais pas la moindre parcelle d'amour, ce qui a fait douter que les cinq enfants, qu'il abandonna aux Enfants-Trouvés, « sans scrupule » avoue-t-il, soient vraiment de lui.

Nombreux sont les psychanalystes qui l'ont trouvé atteint de masochisme non pas physique, mais intellectuel, éprouver la sensation agréable de se sentir dominé par une femme autoritaire, plus âgée et cependant attirante. « Être aux genoux d'une maîtresse impérieuse, obéir à ses ordres, avoir des pardons à lui demander, étaient pour moi de très douces jouissances ». Ce n'est pas la douleur qui provoque l'excitation dans le masochisme habituel ; le plaisir est du domaine du fantasme, de l'imaginaire.

Rousseau aurait-il été atteint de délire paranoïaque ? Cet état décrit en 1909 par les français Sérieux et Capgras le concernerait, selon de nombreux psychiatres, dont le psychanalyste Jacques Lacan. D'après les critères actuels, la réponse est positive concernant la méfiance à l'égard d'autrui, le sentiment de persécution et de complot, et l'inadaptabilité sociale. Mais il avait des motifs suffisants pour cela, car il s'était fait détester de tous les philosophes, chasser par les calvinistes suisses. La condamnation de *l'Émile* et de son auteur en 1762 ne fera qu'exacerber ses rancœurs. Pour la surestimation de soi et

la fausseté du jugement, là, la réponse est à nuancer. Son comportement de persécuté le conduira à sa théorie du complot européen, orchestré par Voltaire avec les interventions de David Hume, Walpole... et d'autres. Il sera entraîné dans un vrai délire d'interprétation, qui est selon les critères actuels, de nature paranoïaque, délire apparu vers 45 ans et qui s'amplifia par la suite.

Les motifs de ces ennuis, une hypersensibilité le rendant susceptible, ombrageux, lui, qui se voulait l'ami du genre humain, n'a cessé de se brouiller avec ses amis, Diderot, d'Alembert et d'être ingrat envers les mécènes qui l'hébergeaient, tels le prince de Conti et Louise d'Épinay qui le qualifiait d'ours. Il reconnaissait avoir « un tempérament très ardent, des passions vives, impétueuses et des idées lentes à naître, embarrassées. On dirait que mon cœur et ma tête n'appartiennent pas à la même personne » écrit-il de lui-même. À la fois dépendant et jaloux de sa liberté, il ne pouvait qu'être difficile à vivre, pour lui et les autres.

Les relations de Rousseau avec des médecins ne furent pas plus aisées qu'avec ses confrères encyclopédistes, Grimm et ses mécènes. Le docteur Théodore Tronchin, genevois calviniste formé à Amsterdam, revint dans sa ville, où il obtint une chaire d'anatomie. Sa réputation devint telle qu'il fut appelé en 1756 à Paris par le duc d'Orléans pour inoculer la variole à ses deux enfants. La cour se fit inoculer et la mode de se faire inoculer devint un signe d'appartenance à la haute société. Tronchin emplît ses poches en deux mois et rédigea 27 pages sur l'Inoculation, à la demande de d'Alembert pour l'Encyclopédie. Comme chaque fois chez Rousseau, sa rencontre avec Tronchin fut enthousiaste, mais très vite les choses se gâtèrent, et ce fut la brouille, car dans ce monde clos parisien de colportages volontiers médisants, l'embrouille régnait. Certes, Rousseau ressentait vite de l'agacement envers autrui, mais particulièrement envers ses compatriotes genevois qui avaient accueilli Voltaire installé près de Genève et brûlé l'Émile en place publique, après le décret condamnant le livre à Paris. Maniant toujours le paradoxe, dans sa lettre à d'Alembert, Rousseau soutenait les Genevois dans leur interdiction du théâtre accusé par le calvinisme de corrompre les mœurs. La haine de Voltaire qui dans son œuvre attachait le plus grand prix à ses pièces, devint féroce à coup de libelles visant ce « fou de Jean-Jacques, bâtard du chien de Diogène »

Avec Samuel Tissot (1728-1797), médecin lausannois, Rousseau entretint une correspondance suivie, car ils avaient une grande estime réciproque. Docteur de Montpellier, la réputation de Tissot s'étendait de la Suisse à l'Europe. Ferme partisan de l'inoculation de la variole, sa célébrité lui vint de sa publication en 1760 sur les dangers de l'onanisme, réédité 63 fois en

50 ans. Cette *Dissertation sur les maladies produites par la masturbation* paraît d'autant plus contestable qu'elle confortait un interdit religieux, alors que Tissot se targuait d'une approche objective scientifique.

Par son expérience de malade non guéri de son mal chronique par les médecins de son temps, Rousseau s'était convaincu de leur inefficacité et de leur dangerosité par leurs prescriptions : « Je n'appellerai jamais de médecin pour moi, je n'en appellerai jamais pour Émile, à moins que sa vie ne soit dans un danger évident ; car alors il ne peut pas lui faire pis que de le tuer... Si l'enfant meurt, c'est qu'on l'aura mandé trop tard, s'il réchappe, ce sera lui qui l'aura sauvé. Soit, que le médecin triomphe, mais surtout qu'il ne soit appelé qu'à l'extrémité ». Tout est dit.

Dans son testament rédigé en 1763, Rousseau avait demandé d'être autopsié pour apporter la preuve que son trouble urinaire n'était pas dû à une vie dissolue, autrement dit à une affection vénérienne. Beethoven en fera de même dans le testament d'Heiligenstadt pour éclairer l'origine de sa maladie chronique. Le recours de plus en plus fréquent à l'autopsie comme preuve traduit l'apparition de l'esprit scientifique en médecine à la fin du XVIII^e siècle qui conduira à la méthode anatomo-clinique de Corvisart, Laennec et Bretonneau et l'essor de la médecine française dans la première moitié du XIX^e siècle.

Rousseau se montre très critique, à juste titre sur la médecine de son temps. Ses tracas physiques lui ont fait juger médecins et bonimenteurs et repenser la médecine où s'impose le *Primum non nocere*. Il s'inscrit dans le courant hygiéniste en proposant une vision préventive de la médecine, recommandant travail et tempérance. Le travail augmente l'appétit, la tempérance empêche d'en abuser. Pour savoir quel régime est le plus utile à la santé, il suffit de savoir quel régime suivent les peuples qui se portent le mieux, sont les plus robustes et vivent le plus longtemps. Il préconise l'hygiène alimentaire, l'eau potable non contaminée et l'hygiène physique, comme la marche à pied quotidienne, qui lui vaudra d'écrire les *Rêveries d'un promeneur solitaire*.

La remarque faite par Rousseau écrivant au duc d'Albe, de passage à Paris, que l'imagination amplifie la douleur est d'une grande justesse : « Délivré des terreurs de la pierre, je m'arrangeai pour endurer toute autre maladie, et puisqu'il faut bien mourir de quelque chose, pour mourir de mon mal sans mourir encore des remèdes. Je renonçai donc pour jamais aux tristes secours de la médecine, je ne m'imposai point d'autre diète que celle que tout homme sage doit de prescrire, qui est la modération en toute chose. Sitôt que je ne m'obstinaï plus à vouloir guérir, je souffris beaucoup moins. Quand les attaques venaient, je les laissais venir et s'en aller d'elles-mêmes,

sans savoir comment elles finiraient, m'en inquiétant le moins qu'il était possible et rendant à la nature la confiance que j'ôtai au médecin. Depuis lors, elles sont devenues moins fréquentes et moins vives, tant parce que j'ai renoncé à toute application de l'esprit que parce que je ne m'inquiète plus de mon mal et fais beaucoup d'exercice, dont je me trouve très bien. Jusqu'ici j'ai guéri de toutes mes attaques et d'autres maladies, sans y rien faire de tout et sans consulter personne... Les médecins guérissent quelquefois, mais ils tuent... Ainsi j'achèverai de vivre sans remèdes et sans inquiétude, je mourrai sans médecin et quoi qu'il arrive, j'ai dès à présent, par devers moi, dix ans d'un état rendu supportable pour avoir pris le grand art d'être malade et abjuré l'art trompeur de guérir... »

S'il s'est peu prononcé en faveur de l'inoculation de la variole, contrairement à Montesquieu et Voltaire qui y consacra un chapitre dans ses *Lettres philosophiques*. Sa proximité avec Tronchin et Tissot, partisans de cette prévention, ne fait point de doute à ce sujet. Devenu médecin de soi-même, il conseille ses amis, leur propose de l'eau des carmes, vendue encore de nos jours en pharmacie. Il a même fait une communication médicale sur les maladies de la voix pour l'Encyclopédie.

Soulignons que Rousseau dans le livre consacré à son élève Émile est un précurseur non seulement en pédagogie, mais dans les soins au nourrisson en recommandant aux mères d'allaiter leur enfant, afin de créer un lien d'attachement fort, ce qui entraîna une vraie mode, y compris dans les classes aisées. Il avait compris que le refus d'allaiter dépendait plus souvent du père : « Vous me parlez, écrit-il au prince de Wurtemberg, de ce joli sein en époux jaloux de lui conserver toute sa fraîcheur..., mais les voluptés conjugales sont passagères et les plaisirs de l'amant ne font le bonheur, ni du père, ni de l'époux. » Il demandait aussi de ne pas mailloter les nourrissons, afin de libérer leurs mouvements, les laisser gigoter à leur aise pour permettre leur développement psycho-moteur. Dans ce domaine des mœurs, il eut une influence certaine.

Malgré ses troubles physiques et psychiques, J.-J. Rousseau fut l'un des plus grands écrivains du XVIII^e siècle, qui a ouvert des voies nouvelles en de multiples domaines, en particulier en pédagogie et en santé, ainsi qu'en sociologie politique.

Bibliographie

La plus complète est dans la thèse d'histoire du docteur Philippe Casassus soutenue devant l'université Paris XIII en décembre 2016, 270 pages. J. Battin en a fait un rapport à la demande du CA de la SFHM.